

**Génération en miroir :
Bulgarie 1876 - Macédoine 1903.
Quand la littérature fait trébucher l'histoire**

BERNARD LORY

Dans le flux continu et lisse de vies humaines qui décrivent le cycle enfance-jeunesse-âge adulte-vieillesse dans la synchronie d'un temps présent commun, il est souvent intéressant de faire ressortir des phénomènes de génération. Ce phénomène peut être revendiqué par un groupe donné, qui s'affiche comme générationnel par opposition à ceux qui l'ont précédé, comme ce fut le cas pour la « Jeune France » des années 1830 ou les « *Angry young men* » des années 1960. Mais le plus souvent l'approche générationnelle est utilisée de façon rétrospective par les historiens, comme une manière parmi d'autres d'établir des lignes de force dans le magma chaotique que présente le passé historique.

Dans cet article nous suivons les deux approches, car nous mettrons en parallèle deux organisations révolutionnaires à une trentaine d'années d'intervalle, en Bulgarie et en Macédoine. L'engagement révolutionnaire implique une unité de pensée et d'action très forte que partagent de jeunes hommes, à peu près du même âge. Leur démarche est volontaire, pleinement consciente. Simultanément, ils évoluent dans des sociétés qui ressentiront fortement les effets de l'action révolutionnaire de la minorité agissante. Ce vécu collectif affecte la société dans son ensemble, toutes classes d'âge confondues. L'historien peut alors, avec le recul du

temps, établir un phénomène générationnel, qui a souvent été perçu de façon empirique par les acteurs de l'époque, mais n'a pas forcément été identifié, étiqueté comme tel en son temps.

Nous parlerons dans cette étude d'une « génération de 1876 » en Bulgarie, en nous focalisant sur les milieux intellectuels et politiques. Il conviendra néanmoins de la distinguer d'une « génération de 1878 » qui embrasse un ensemble social et national beaucoup plus vaste.

Des « générations » à deux ans d'intervalle ne font, de prime abord, pas beaucoup de sens ! Expliquons-nous. Dans la « génération de 1876 », nous incluons les hommes publics ayant participé à l'action révolutionnaire des années 1867-1876 et, plus particulièrement, à l'Insurrection d'Avril 1876. Ces personnages ont acquis une grande notoriété historique, mais ne sont, en fin de compte, pas très nombreux. En revanche, toute la population de la Bulgarie a été directement affectée par la guerre russo-turque de 1877-1878 et par la séquence diplomatique San Stefano-Berlin en 1878. Ceux qui, au cours de leur vie adulte, ont connu ce changement historique constituent ce que nous nommons « génération de 1878 » : un ensemble beaucoup plus vaste et aux contours plus flous, dont la « génération de 1876 » apparaît comme un sous-ensemble spécifique.

La césure historique de 1878 est l'occasion, pour la plupart des intellectuels bulgares, de prendre un nouveau départ : le contexte politique radicalement transformé ouvre la voie à des carrières nouvelles, dans l'administration, la politique, l'armée, le journalisme, etc.

La « génération de 1876 » rassemble des hommes qui avaient 20 à 30 ans durant la décennie révolutionnaire de l'histoire bulgare. Ils sont, pour la plupart, nés peu avant la guerre de Crimée. Nous pouvons retenir comme ses principaux représentants Mihail Grekov (1847-1922), Nikola Obretenov (1849-1939), Ivan Ev. Guechov (1849-1924), Ivan Vazov (1850-1921), Zahari Stoianov (1850-1889), Stoian Zaïmov (1853-1932), Stefan Bobtchev (1853-1940), Stefan Stambolov (1854-1895), Mihail Madjarov (1854-1944) et Konstantin Velitchkov (1855-1907). Nous écarterons les activistes et intellectuels de cette génération qui ont été tués durant l'Insurrection : Hristo Botev (1849-1876), Panayot Volov (1850-1876), Todor Kablechkov (1851-1876), etc. Leurs noms sont inscrits dans la légende nationale, mais leur gloire est posthume, elle s'est construite après eux et sans leur intervention active.

Cette génération n'est pas apparue par parthénogénèse et elle s'appuie sur la génération antérieure qui a façonné la question nationale bulgare. Il n'est pas très aisé d'établir une démarcation entre les deux groupes. En 1878, au moment où la Bulgarie s'émancipe sur le plan politique, la génération antérieure a perdu ses représentants les plus prestigieux : Liouben Karavelov (1834-1879), Batcho Kiro Petrov (1835-1876), Vassil Levski (1837-1873), Hadji Dimitar (1840-1868) et Gueorgui Benkovski (1841-1876). Sont encore en vie et joueront un rôle politique important : Todor Bourmov (1834-1906) et Petko Karavelov (1843-1903). Ce dernier est à la limite de notre « génération de 1876 » ; s'il s'en différencie, c'est surtout parce qu'il a passé le gros de sa jeunesse en Russie et qu'il ne découvre véritablement la Bulgarie qu'après 1878¹.

La « génération de 1876 » qui nous intéresse ici a grandi dans le cadre d'une Bulgarie ottomane, soumise au régime adouci des *Tanzimat*. Certains grandissent dans le Vilayet du Danube, expérience-pilote de modernisation administrative et économique menée entre 1864 et 1878. Ce sont, globalement, des années de prospérité économique et culturelle pour les provinces peuplées de Bulgares. Ces jeunes ne mesurent pas à quel point ils ont bénéficié de conditions plus douces que la génération née dans les années 1820, pour ne pas parler de celle née dans les terribles années 1790-1815³. Leur perception de la « tyrannie turque » est assez abstraite, elle s'appuie

1. On peut même prendre en compte la génération des « vieux », actifs dans la querelle ecclésiastique avec le Phanar et dans le monde politique constantinopolitain vers le milieu du siècle. Sont encore en vie en 1878 Aleksandar Ekzarh (1810-1891), Gavril Krastevitch (1817-1898), Stoian Tchomakov (1819-1893), Naïden Guerov (1823-1900), Petko Slaveïkov (1827-1895), Dragan Tsankov (1828-1911). Elle tente de se positionner dans les premières années après 1878, mais est vite écartée par une génération jeune, impatiente et ambitieuse. Voir Bernard Lory : « Le crépuscule rouméliote d'une génération », in D. Parușeva, G. Vălčev & P. Voillery (éd.), *Alexandre Exarh et les routes bulgares vers l'Europe*, Stara Zagora, 2007, p. 185-196.

2. Les deux actes politiques marquant les *Tanzimat* sont le *batt-i şerif* de Gülhane en 1839, et le *batt-i hümayûn* de 1856. Ces deux chartes contiennent de beaux principes visant à moderniser et libéraliser la vie politique de l'Empire ottoman. Ils ne seront suivis que d'effets partiels, très en-deçà des attentes des Bulgares, mais il ne faut pas, pour autant, négliger leur impact bénéfique.

3. Bernard Lory, « Разсъждения върху историческия мит “пет века ни клаха” » [Réflexions sur le mythe historique « Pendant cinq siècles on nous a massacrés »], *Историческо бъдеще*, I, 1997, 1, p. 92-98.

beaucoup sur la presse de l'émigration politique. Comme Ivan Hadjiiski l'a finement remarqué : « ...la plupart des membres du comité de Stara Zagora étaient des jeunes gens, petits-boutiquiers, qu'aucun Turc n'avait insultés ou attaqués et dont le petit commerce marchait bon an mal an⁴... ». La « génération de 1876 » est issue de milieux modestes⁵, scolarisée en bulgare, et non plus en grec comme beaucoup de leurs anciens ; ils ont pu faire des études primaires, mais aussi secondaires dans un environnement qui les formait (formait ?) au patriotisme bulgare, tout en respectant l'Empire et le Sultan simultanément ; plusieurs d'entre eux ont eu la possibilité de poursuivre leurs études à l'étranger.

Quand surviennent les années décisives (1876-1878), ces jeunes hommes ne sont pas encore vraiment engagés dans la vie sociale, ce qui à l'époque implique d'être marié et d'avoir un emploi stable. S'ils travaillent, c'est principalement comme instituteurs, profession qui jouit d'un statut social subalterne⁶.

L'Insurrection elle-même n'a pas les moyens de s'inscrire dans la durée : en un mois (du 2 mai au 2 juin 1876⁷), le mouvement est écrasé. Géographiquement, elle reste circonscrite à la Sredna Gora (Koprivchtitsa, Panagourichte, Klissoura), au versant nord des Rhodopes (Perouchtitsa, Bratsigovo, Batak) et à la région de Tarnovo et Drianovo. On peut y ajouter le massacre de Boyadjik, le combat d'Okoltchista et le mouvement ponctuel dans l'est macédonien à Razlovtsi, comme autant d'épisodes périphériques. Si la zone d'affrontement est limitée, la Bulgarie danubienne et la Thrace tout entières connaissent de vives tensions pendant les mois qui suivent. Il faut tout le doigté politique des « vieux » pour

4. Ivan Hadjiiski, « Психология на априлското възстание » [Psychologie de l'Insurrection d'Avril], in *Съчинения в два тома*, Sofia, 1974 [1940], p. 321.

5. *Ibid.* p. 318-319.

6. L'instituteur, rétribué par l'*obchtina*, est tributaire des notables de la ville ou du village, qui le traitent à peine mieux qu'un compagnon-artisan ; il n'est pas son propre maître. La frustration ressentie est très bien décrite par le futur exarque Iossif dans son journal *Дневник*, Sofia, 1992, p. 54 (entrée du 28 juin 1871).

7. Selon le calendrier grégorien. L'appellation Insurrection d'Avril se réfère au calendrier julien.

amadouer les autorités ottomanes et faciliter le retour à la vie normale⁸.

Le souvenir collectif de ces mois de fortes tensions est bientôt effacé par les péripéties de la guerre russo-turque, le va-et-vient des espoirs les plus fous et du découragement devant les revers militaires, l'inquiétude liée aux troupes armées qui occupent villes et villages, l'insécurité et les règlements de comptes. Et, au sortir de la phase militaire (avril 1877 - janvier 1878), les promesses mirifiques du traité de San Stefano (3 mars 1878) et l'amère déconvenue du traité de Berlin (13 juillet 1878). L'autonomie de la Bulgarie⁹ ouvre une phase nouvelle, dans laquelle les ambitions individuelles peuvent se déployer. L'édification d'un système administratif bulgare, une vie politique agitée, la crise rouméliote et la guerre serbo-bulgare en 1885, le renversement d'Alexandre de Battenberg et l'élection de Ferdinand de Saxe-Cobourg-Gotha : toute cette agitation ne se calme un peu qu'avec la dictature de Stambolov de 1887 à 1894. La mémoire pan-bulgare, celle de ce que nous appelons la « génération de 1878 » a ainsi submergé et marginalisé la mémoire plus spécifique du sous-groupe de la « génération de 1876 ».

Dans ce flot d'événements dramatiques, les porteurs de la mémoire révolutionnaire et des événements de 1876 s'organisent rapidement. Ils revendiquent une légitimité patriotique particulière, qui risquerait d'être négligée dans le tumulte de ces années agitées. Les principaux promoteurs de cette mémoire spécifique sont Zahari Stoianov et Stoian Zaïmov, deux personnages qui ont du mal à s'insérer dans les cadres nouveaux de la vie publique.

Zahari Stoianov n'a en effet aucune qualification professionnelle ; au mieux, il pourrait prétendre devenir instituteur de village. Dans le nouveau contexte politico-social, il trouve sa voie dans le journalisme. Il se positionne rapidement comme journaliste d'opposition et pamphlétaire. Il publie plusieurs livres, les biographies des révolutionnaires Vassil Levski (1883), Liouben Karavelov (1885), des voïvodes Hadji Dimitar et Stefan Karadja (1885), Hristo Botev (1888). Il s'agit clairement pour lui de constituer un pan-

8. Sur la manière dont l'historiographie saute de l'Insurrection d'Avril à la Guerre russo-turque, sans prendre en considération les neuf mois d'intervalle, voir Bernard Lory, « Une sortie de violence occultée : la Bulgarie de juin 1876 à avril 1877 », *Balkanologie*, VIII, 1, juin 2004, p. 151-165.

9. Rappelons que l'indépendance du pays ne survient qu'en 1908.

théon patriotique, réservant à la « génération de 1876 » une place primordiale

Hristo Botev était un homme né et prédestiné par des forces inexplicables à devenir un grand homme, à commander, à façonner les temps. Il fut malheureux, deux fois plus le fut sa ville natale, trois fois plus misérable le peuple dont il était le fils, quatre ou cinq fois plus funeste et aride l'époque de sa vie terrestre ! S'il avait été fils de l'Italie, il aurait été, sinon Garibaldi ou Mazzini, tout au moins leur bras droit. S'il avait été français, les contemporains de la révolution de Juillet ou ceux de Louis-Napoléon auraient baptisé la première de leurs barricades *Barricade Botev*¹⁰.

Se faire le porte-parole officiel des membres disparus de cette génération confère à Zahari Stoianov une autorité patriotique inattaquable. Ses *Notes sur les insurrections bulgares* (*Занески по българските въстания*), parues en trois volumes (1884, 1887 et 1892) constituent son œuvre maîtresse. À la fois récit autobiographique et chronique historique, c'est l'un des chefs-d'œuvre de la prose bulgare, qui n'a cessé, génération après génération, d'être lu et relu. À ce titre, on peut dire qu'il établit un récit canonique, une *doxa*, sur les événements de 1876, qui, bien souvent, ne sont vus qu'au travers de son récit uniquement. On n'en lit d'ailleurs généralement que les deux premiers tomes, les plus épiques, négligeant le troisième où le mémorialiste erre de prison en prison en sombrant dans l'abjection sociale. Zahari Stoianov fait une carrière politique fulgurante, dans le sillage de Stefan Stambolov (l'étoile politique de la « génération de 1876 ») et meurt en 1889, au poste de président de l'Assemblée nationale.

Par comparaison, Stoian Zaïmov (1853-1932) apparaît comme un personnage plus falot. Ses antécédents révolutionnaires sont pourtant plus incontestables que ceux de Zahari Stoianov : arrêté en 1873, il a été envoyé en déportation à Diyarbekir, dont il s'est évadé. Il a connu personnellement Levski, Botev, Karavelov, etc. Lors de l'insurrection de 1876, il est l'« apôtre » affecté à la région de Vratsa, laquelle cependant ne se soulève pas. Il connaît une seconde déportation à Saint-Jean d'Acre, d'où il ne rentre qu'en avril 1878. Dans le cadre de la Bulgarie nouvelle, il doit se contenter de postes d'instituteur (carrière dépréciée à une époque où tout lettré peut espérer un poste lucratif de fonctionnaire). Il fait aussi les

10. Zahari Stoianov, « Христо Ботѣвъ » [Hristo Botjiv], in *Съчинения*, t. II, Sofia, 1983, p. 289.

« mauvais choix » en politique, campant sur des positions russo-philés et hostiles à Ferdinand de Saxe-Cobourg, ce qui lui vaut la disgrâce sous le régime de Stambolov. Il rédige *Le passé* (*Миналото*), projet ambitieux en douze volumes dont quatre seulement seront achevés (1884-1888 et 1898-1899), qui associe mémoires, reconstitution et enquête. Comme Zahari Stoianov, il rédige une biographie de Levski (1895). D'un talent littéraire plus inégal que son camarade et rival, il reste un auteur moins lu et beaucoup moins cité.

Ces anciens membres du Comité révolutionnaire s'arrogent un monopole narratif sur les événements de 1876. Ivan Vazov en fait l'expérience cruelle : il publie en 1881 un beau récit *Naguère* (*Неотдавна*), qui rejette tout pathos héroïque, pour ne retenir que l'angoisse et l'incertitude de ces journées troublées. Ce récit lui vaut une volée de bois vert de la part de Zahari Stoianov, qui dénonce la lâcheté de son adversaire politique et littéraire : « Quelle frousse, quelle pusillanimité puérile de la part d'un jeune adulte, qui était, à n'en pas douter, un des activistes [du Comité de Sopot]¹¹ ! ».

Le mode autobiographique étant de la sorte refusé à tous ceux qui n'ont pas reçu l'estampille des vétérans du Comité révolutionnaire, Ivan Vazov choisit d'autres procédés littéraires pour déployer sa veine patriotique : la poésie épique d'inspiration hugolienne dans *L'Épopée des oubliés* (*Епопеята на забравените*, 1881-1884), où il chante Levski, Kotcho Tchistemenski et Benkovski. Il expérimente la prose romanesque avec la longue nouvelle *Sans feu ni lieu* (*Немили недраги*, 1883)¹² consacrée au milieu des émigrés politiques en Roumanie. Mais il donne la pleine mesure de son talent dans le roman *Sous le joug* (*Под иго*, 1894), rédigé à Odessa où il s'est réfugié pour fuir le régime russophobe de Stambolov. C'est, dans la littérature bulgare, le premier roman qui puisse être présenté sur la scène littéraire européenne. Il jouit immédiatement de la faveur du lectorat bulgare et reste jusqu'à nos jours une œuvre référentielle. Dans une vaste fresque sociale de la vie provinciale en 1876, qui entrelace habilement l'intrigue centrale avec des intrigues secondaires, la valeur centrale exaltée est le sacrifice pour la cause patriotique.

11. Zahari Stoianov, *Съчинения* [Œuvres], t. III, Sofia, 1983, p. 523. Il y a une dimension vindicative dans les *Записки* [Notes] de Zahari Stojanov qui va retrouver les traîtres de 1876 pour les confronter à leur passé.

12. Adaptée à la scène sous le titre *Хъшове* [Proscrits] en 1894, retravaillée en 1899.

Le monopole mémoriel que s'arroge Zahari Stoianov est contesté sur sa gauche par Dimitar Blagoev (1856-1924), fondateur du mouvement socialiste bulgare, qui rédige en 1886 une brochure intitulée *Nos apôtres* (*Нашите апостоли*), « pour dénoncer la fausseté de Zahari Stojanov et de ses amis dans leur exploitation du nom et des idées des apôtres de la révolution bulgare avant la Libération¹³ ».

Après les *Notes sur les Insurrections bulgares* et *Sous le joug*, la « génération de 1876 » ne produit plus d'œuvres importantes. Nikola Obretenov, qui fut un des piliers du Comité révolutionnaire, laisse des écrits de qualité littéraire secondaire¹⁴. Tardivement, le point de vue des insurgés moins radicalement engagés, mais qui eurent à souffrir de la répression, se fait entendre. Konstantin Velitchkov publie un beau témoignage *En prison* (*В тъмница*, 1899). Il réussit en quelque sorte là où Vazov avait échoué en 1881¹⁵.

En 1907, enfin, paraît une étude historique documentée et ambitieuse qui fournit un récit académique des événements de 1876¹⁶. La science historique prend position face à la mémoire, tardivement, au bout de trente ans. Aucune des élaborations scientifiques ultérieures sur l'Insurrection d'Avril 1876¹⁷ n'aura pourtant sur le

13. Dimitar Blagoev, *Кратки бележки за моя живот* [Brèves notes sur ma vie], Sofia, 1945 [1923], p. 63. La brochure était consacrée à Hristo Botev et à Liouben Karavelov.

14. Œuvre posthume : *Спомени за българските въстания* [Souvenirs des insurrections bulgares], Sofia, 1942 ; *Дневници и спомени (1877-1939)* [Journaux et mémoires (1877-1939)], Sofia, 1988 (intéressant, car il montre la « génération de 1876 » comme un groupe de pression dans la Bulgarie d'après 1878, exerçant le rôle de gardien de la mémoire).

15. Vers la même époque, Iourdan Todorov rédige ses souvenirs sur l'après-Avril, pour répondre à des calomnies lancées dans le contexte de disputes électorales. Ils illustrent le point de vue d'une bourgeoisie, sincèrement patriote, mais prudente, qui se trouve dépassée par le mouvement révolutionnaire ; ils sont d'un grand intérêt documentaire, mais sans grandes qualités littéraires : *Възпоменания по въстанията в Търновския санджак* [Souvenirs des insurrections dans le sandjak de Tarnovo], Sofia, izd. na otetchestvenia front, 1990 [1897].

16. Dimitar T. Strachimirov, *История на априлското въстание* [Histoire de l'Insurrection d'Avril] t. I-III, Plovdiv, 1907.

17. Ni l'historien marxiste orthodoxe Hristo Gandev, ni l'historien national-communiste Iono Mitev, ni les historiens nationalistes du post-communisme Konstantin Kossev & Nikolai Jetchev.

lectorat et sur les représentations collectives d'impact comparable à celui des *Zapiski* [Notes] ou de *Sous le joug*¹⁸.

* * *

L'historiographie bulgare établit un pont direct entre l'Insurrection d'Avril 1876 et l'Insurrection d'Ilinden en 1903¹⁹. Cette connexion est présentée comme une évidence : « On peut de plein droit considérer que l'Insurrection d'Ilinden-Preobrajenie est le prolongement de celle d'Avril. Le caractère de ces deux insurrections est si semblable, qu'on ne peut les dissocier, si ce n'est dans le temps²⁰. « L'Insurrection d'Ilinden-Preobrajenie est la plus grande action armée du mouvement de libération nationale bulgare durant le Réveil national. Elle est le prolongement naturel de celle d'Avril 1876²¹ ».

Ce qui, en Bulgarie, est perçu comme une évidence, l'unité intrinsèque du mouvement révolutionnaire sur une période longue de près d'un demi-siècle, est source d'interrogation et de perplexité pour le chercheur étranger. En effet, à moins de se boucher les yeux volontairement, on est bien obligé de constater que le mouvement révolutionnaire en Macédoine a divergé de sa trajectoire bulgare initiale pour devenir la base référentielle d'un discours identitaire différent, strictement macédonien. L'Insurrection d'Ilinden (1903) sert de référence héroïque en République de Macédoine, qui a adopté la date du 2 août comme fête nationale. C'est la date qui avait été choisie en 1944, pour affirmer l'identité poli-

18. En français : Ivan Vazov, *Sous le joug*, trad. de Marie Vrinat, Paris, Fayard, 2007.

19. L'Insurrection d'Ilinden (de la Saint-Élie) est aussi appelée Insurrection d'Ilinden-Preobrajenie (de la Saint-Élie et de la Transfiguration), afin de donner plus de visibilité historique au soulèvement plus secondaire en Thrace andrinopolitaine. Ponctuellement, elle a été appelée Insurrection de Juillet (selon le calendrier julien) par analogie avec l'Insurrection d'Avril (p. ex. Metodi Koussevitch, *Погрома на България. Виножникът* [Le pogrome de la Bulgarie. Le responsable], Stara Zagora, Svetlina, 1914, p. 31).

20. Anguel Balevski, « Продължение на априлското въстание » [Prolongement de l'Insurrection d'Avril], in *Илинденско-преображенското въстание от 1903 година*, Sofia, BAN, 1983, p. 9.

21. Konstantin Kossev, allocution inaugurale de la Conférence « Сто години от Илинденско-преображенското въстание (1903 г.) » [Cent ans depuis l'Insurrection d'Ilinden-Preobrajenie], Sofia, 2005, p. 23.

tique macédonienne, par la résolution de l'ASNOM (Conseil antifasciste de Libération nationale de la Macédoine) dans le cadre de la résistance yougoslave.

Mais les choses ne sont pas aussi simples que ne les présente le discours identitaire macédonien. L'Insurrection d'Ilinden ne jaillit pas du néant. Elle s'est bel et bien construite sur la base de l'expérience révolutionnaire bulgare. La lecture par générations offre un angle d'attaque pratique pour élucider cette évolution paradoxale.

Le phénomène « génération de 1878 » n'a pas touché les Slaves de Macédoine. Les armées russes n'ont pas dépassé Sofia et Kioustendil vers le sud-ouest. Le rattachement de la Macédoine à la Grande Bulgarie de San Stefano est resté virtuel. L'emprise ottomane sur la région n'a été ébranlée en rien. Au contraire, l'afflux de réfugiés musulmans fuyant la Bulgarie occidentale (*muhadjir*) et porteurs d'un lourd ressentiment a renforcé les tensions entre communautés confessionnelles au niveau local. La situation globale s'est plutôt dégradée.

Après 1878, le petit cercle des intellectuels slaves de Macédoine, composé essentiellement d'instituteurs rétribués par l'Exarchat bulgare, est en butte à des persécutions tatillonnes de la part des autorités ottomanes. Les plus exposés préfèrent émigrer vers la jeune principauté de Bulgarie, en quête d'une vie plus paisible, mais aussi de promotion sociale. L'expérience est un échec pour Gligor Prlichev (1831-1893), qui choisit de retourner en Macédoine, mais au contraire le tremplin d'une carrière brillante dans l'éducation nationale bulgare pour Iossif Kovatchev (1839-1898). Le vieux Yordan Hadjikonstantinov (1821-1882) préfère mourir dans sa ville natale de Veles.

L'Exarchat bulgare exerce de fortes pressions sur son personnel pour qu'il accepte de retourner enseigner dans les provinces ottomanes, malgré les conditions dégradées. C'est dans cet esprit de sacrifice patriotique qu'Arseni Kostentsev (1842-1921) reprend sa carrière d'instituteur en Macédoine. Son militantisme reste celui des années d'avant 1878 : combattre l'influence grecque par l'ouverture et le développement d'écoles, par la construction d'églises, par la célébration de saints Cyrille et Méthode, etc.²².

22. Ses mémoires, sans être un chef-d'œuvre littéraire, sont pleines de vivacité et d'humour. Elles mériteraient d'être davantage connues. Arseni Kostentsev, *Спомени* [Souvenirs], Sofia, 1984 [1917], avec une préface d'Ivan Vazov.

Aux alentours de 1893-1894, une relève de générations se fait sentir. La pléiade des militants macédoniens de « l'époque héroïque » émerge alors. Ce sont de jeunes hommes, qui ont entre vingt et trente ans, issus du système scolaire bulgare de l'Exarchat, ayant pour certains une éducation supérieure acquise en Bulgarie, Serbie, Russie ou ailleurs. Citons les noms de Guiortche Petrov (1864-1921), Pere Tochev (1865-1912), Hristo Tatartchev (1869-1952), Dame Grouev (1871-1906), Gotse Deltchev (1872-1903), Yane Sandanski (1872-1915), Boris Sarafov (1872-1907), Hristo Matov (1872-1922), Vassil Tchakalarov (1874-1913), etc.

L'évolution du mouvement révolutionnaire macédonien présente beaucoup d'analogies avec celle du mouvement bulgare trois décennies plus tôt : création d'un comité révolutionnaire en 1893, phase d'extension et de structuration du réseau, diffusion de journaux clandestins, trafic d'armes et constitution de bandes armées, préparation d'un grand mouvement insurrectionnel, son déclenchement (2 août 1903) et sa rapide répression.

Les différences sont néanmoins très nombreuses. Le centre décisionnel bulgare était hors frontières (à Belgrade, puis à Bucarest), alors que le mouvement macédonien se veut « intérieur²³ ». La situation est compliquée par la création en 1894 d'une organisation parallèle rivale, le Comité suprême macédonien, basé à Sofia, qu'appuient le gouvernement et l'armée bulgares. La stratégie d'infiltration de bandes armées est restée très limitée en 1867 et 1868, tandis qu'elle prend une grande ampleur en Macédoine au tournant du XX^e siècle. Ces bandes armées s'en prennent très peu aux forces de l'ordre ottomanes ; elles concentrent leurs efforts contre les autres propagandes nationales en Macédoine, grecque au sud, serbe au nord ; elles s'épuisent surtout en luttes intestines. Un climat de violence endémique s'établit en Macédoine qui dépasse en intensité tout ce que la Bulgarie avait pu connaître durant les années 1860-1877. Loin d'être une catharsis, l'Insurrection de 1903 ne fait qu'empirer dramatiquement la situation : les années 1903 à 1908 sont épouvantables.

La clé de cette contradiction entre ressemblances et dissemblances tient à un point qui n'a pas été suffisamment souligné et qui est le cœur même de notre propos. C'est la transmission de la

23. D'où l'importance de l'initiale I dans l'acronyme ORIMA : Organisation révolutionnaire *intérieure* macédonno-andrinopolitaine.

mémoire « autorisée et canonisée » de l'Insurrection de 1876 et son assimilation par le mouvement révolutionnaire macédonien.

Des ouvrages bulgares à contenu révolutionnaire circulent sous le manteau en Macédoine ottomane. On peut pratiquement suivre à la trace leur cheminement occulte, tant leur lecture marque le souvenir. À l'automne de 1890, à Ressen, le jeune instituteur Kosta Nikolov accueille Dame Grouev : « Il m'apporta à lire *Sous le joug* d'Ivan Vazov²⁴. » L'ouvrage parvint ensuite à Ohrid : « C'étaient de grandes feuilles jaunes non reliées. Je compris plus tard qu'il s'agissait de pages de *Sous le joug*, qui parurent tout d'abord dans le *Recueil de folklore, de science et de littérature* édité par le ministère de l'Éducation. Ces feuilles, fripées à force d'être lues, passaient de main en main, comme un talisman. Les *Zapiski* [Notes] de Zahari Stoianov parvinrent plus tard en Macédoine. C'est *Sous le joug* qui fut le premier livre à attiser la flamme révolutionnaire²⁵ ». Hristo Tatartchev rapporte dans ses mémoires, lors de la fondation de l'orima à Thessalonique en octobre 1893 : « Ayant fixé les objectifs de notre organisation, lors de la même séance, nous entreprîmes d'élaborer les statuts de l'Organisation. Nous avions sous la main un volume des *Zapiski* [Notes] de Zahari Stoianov où nous prîmes pour modèle les statuts du Comité révolutionnaire bulgare²⁶. » Pavel Chatev se souvient des lectures qui ont enflammé sa jeunesse au pensionnat bulgare de Thessalonique, vers 1897 : « À côté de *La petite-fille du père Slavtcho*²⁷, nous lisions Pouchkine, Shakespeare, Heine, etc. Bien sûr, les œuvres de L. Karavelov, H. Botev, I. Vazov étaient la lecture de chevet ordinaire de la plupart d'entre nous » et, dans son groupuscule anarchiste vers 1900, « nous parlions de la lutte du Réveil national et du passé révolutionnaire de la Bulgarie. H. Botev, V. Levski, Benkovski, Rakovski étaient les idoles que nous imitions²⁸ ». On pourrait multiplier les exemples de

24. Kosta Nikolov, *Странствованията на един учител* [Les tribulations d'un instituteur], Sofia, Koralov et fils, 2001, p. 39.

25. Simeon Radev, *Лица и събития от моето време* [Personalités et événements de mon époque], t. I, Sofia, izd. Zahari Stoianov, 2014, p. 172.

26. Hristo Tatartchev, *Спомени, документи, материали* [Souvenirs, documents, matériaux], Sofia, Naouka i izkoustvo, 1989, p. 27, 46.

27. Nouvelle de Todor Vlaïkov qui donne une vision sentimentale et idéalisée de la vie patriarcale (1889).

28. Pavel Chatev, *В Македония под робство* [En Macédoine asservie], Sofia, Balgarski pissatel, 1968 [1938], p. 42, 92.

cette irrigation du mouvement révolutionnaire macédonien par les ouvrages bulgares sur 1876.

La lecture des ouvrages glorifiant le passé révolutionnaire ne reste pas sans impact en Bulgarie non plus. Les activistes de la cause macédonienne (surnommés *македонствуюци*) en nourrissent leur exaltation patriotique. Le cas le plus emblématique est celui de Krastio Assenov (1877-1903). Son oncle paternel était le célèbre Hadji Dimitar, voïvode d'une des bandes armées de 1867, dont la mort inspira à Hristo Botev un poème qui figure dans tous les manuels scolaires. Cet héritage prestigieux pousse le jeune homme à s'engager dans le mouvement macédonien ; il est l'un des proches de Yane Sandanski et trouve la mort héroïque qu'il recherchait au début de l'Insurrection de 1903. Son dévouement patriotique est à son tour célébré par un grand écrivain : Anton Strachimirov (1869-1937) lui consacre un petit volume²⁹. Parmi les macédonisants bulgares, on retient surtout le nom de Peïou Yavorov (1877-1914), qui fut à peine plus qu'un compagnon de route, mais comme c'est un grand poète, ses œuvres restent lues³⁰. De même qu'une génération avant lui Zahari Stoianov avait écrit la biographie de Levski, il s'est senti obligé d'écrire celle de Gotse Deltchev³¹. Si les œuvres d'hagiographie patriotique sont moins nombreuses pour la lutte macédonienne que pour la génération précédente, cela tient aussi à ce que la démarche de documentation historique s'est modifiée : l'universitaire Lioubomir Miletitch procède à des entretiens documentaires avec vingt-deux protagonistes du mouvement révolutionnaire réfugiés à Sofia après l'Insurrection d'Ilinden, dont ceux de Damian Grouev, Yane Sandanski, Guiortche Petrov et Boris Sarafov. Ces récits autobiographiques seront publiés entre 1925 et 1928. La stylisation patriotique posthume, telle que l'avait pratiquée Zahari Stoianov pour la « génération de 1876 », devient plus difficile à mettre en scène.

La littérature bulgare qui a inspiré le mouvement révolutionnaire macédonien se caractérise par un aspect sacrificiel très prononcé. Il est flagrant dans *Sous le joug*, où une intrigue compliquée permet la mort conjointe des amoureux ; il anime le poème de Va-

29. Anton Strachimirov, *Кръстьо Асенов* [Krastio Assenov], Sofia, 1906.

30. *Хайдушки копнения* [Rêves de haïdouks] (1909).

31. Peïou Yavorov, *Гоце Делчев* [Gotse Deltchev], Sofia, 1904.

zov sur Kotcho Tchistemenski³² ; il s'exprime dans la deuxième partie des *Zapiski* [Notes] de Stoianov, qui s'achève sur la mort de Benkovski, le héros abandonné de tous.

De l'auto-sacrifice révolutionnaire individuel, il est facile de passer à une vision sacrificielle collective. On proclame qu'il faut que le sang du peuple coule pour obtenir la liberté. Les massacres commis en 1876 sont présentés comme nécessaires : sans eux, l'opinion publique russe n'aurait pas poussé le gouvernement tsariste à la guerre³³. Il est frappant de constater comme tous les acteurs et observateurs à la veille de 1903 sont convaincus que des massacres auront inmanquablement lieu³⁴. Un romancier français, Pierre d'Espagnat, publia en 1902 un « roman de la Macédoine actuelle » largement inspiré de la vie de Hristo Matov, intitulé, de façon révélatrice, *Avant le massacre*. Contrairement à l'Insurrection de 1876, celle de 1903 ne s'accompagna pourtant pas de grands massacres de civils. Les ordres donnés par les plus hautes autorités ottomanes furent très fermes : il fallait surveiller les cols pour empêcher les populations de montagnards albanais de venir piller en Macédoine³⁵. Les victimes de 1903 furent donc massivement des paysans macédoniens mal armés que les responsables révolutionnaires envoyèrent affronter une armée régulière, pourvue d'artillerie lourde. Le sacrifice est-il un moyen magique de faire advenir l'avenir dont on rêve ? C'est bien le message subliminal véhiculé par la littérature patriotique bulgare.

32. Lors du siège de l'église de Perouchitsa, le 13 mai 1876, Kotcho Tchistemenski préféra tuer de sa propre main sa sœur, son épouse et sa fille, avant de se suicider. Ce comportement, en complète rupture avec les valeurs traditionnelles, nécessita tout un « habillage littéraire » pour pouvoir être présenté en exemple héroïque. Le suicide d'Angel Kantchev, quatre ans plus tôt, avait déjà suscité beaucoup de débats au sein de la société bulgare.

33. Indépendamment de leur aspect sacrificiel, les massacres comprennent aussi un aspect de prédiction auto-réalisatrice. En 1876 comme en 1903, les cercles révolutionnaires ont fait circuler la nouvelle que les musulmans se prépareraient à un grand massacre et qu'il fallait donc prendre les armes afin de prévenir ce danger.

34. Le souvenir de 1876 n'est pas seul à agir : les massacres arméniens de 1895 sont dans tous les esprits.

35. *Турски документи за Илинденското въстание од султанскиот фонд "Јулд'з"* [Documents turcs sur l'Insurrection d'Ilinden provenant du fonds d'archives du sultan, palais Yıldız], Skopje, 1997.

Pour l'historien, la propagande patriotique reposait sur un mensonge : l'idée que l'Insurrection d'Avril était la cause de la Libération de 1878³⁶. On imaginait que ce lien de cause à effet supposé serait reproductible. Or, tout comme l'Insurrection de 1876 avait été un échec, celle de 1903 ne pouvait manquer d'en être un à son tour. Le paradoxe tragique veut que les organisateurs de l'Insurrection d'Ilinden se soient retrouvés prisonniers de leur propre dispositif de propagande. À la veille de déclencher les opérations armées, ils étaient convaincus de l'impossibilité d'atteindre les objectifs annoncés. Ils se sont lancés dans l'action dans une démarche sacrificielle, tant pour leur vie individuelle, que pour le peuple tout entier dont ils assumaient la direction³⁷. Les souvenirs d'Anastas Lozantchev (1870-1945) en témoignent de façon pathétique : il y énumère pas moins de dix-huit arguments pour justifier la prise de décision fatale à laquelle il a souscrit³⁸. En définitive ne subsiste que la croyance dans l'efficacité magique du sacrifice patriotique.

L'Insurrection d'Ilinden a nourri la trame narrative de nombreuses œuvres de la littérature bulgare comme de la littérature macédonienne, mais elle n'a pas suscité de chef-d'œuvre, ni dans le domaine des mémoires³⁹, ni dans celui du roman⁴⁰. Le thème sacrificiel y est omniprésent.

36. Cette illusion est partagée par l'immense majorité des Bulgares aujourd'hui encore, qui s'obstine à ignorer la guerre serbo-turque de l'été-automne 1876 et son impact immense sur l'opinion publique russe.

37. « [...] la décision d'Ilinden fut prise le cœur brisé, dans une grande anxiété et l'esprit abattu [...] sur l'autel sacrificiel de cette décision le rêve illusoire du peuple tout entier fut porté en offrande [...] », Hristo Tatartchev, *op. cit.*, p. 132 (rédigé en 1936).

38. Anastas Lozantchev, *Илинденското въстание* [L'Insurrection d'Ilinden], Skopje, 2003, p. 42-43 (original en bulgare, écrit avant 1936).

39. On peut néanmoins réserver une place particulière aux écrits autobiographiques de Hristo Silianov (1880-1939), dont les qualités littéraires sont évidentes : *Писма и изповеди на един четник (1902 г.)* [Lettres et confessions d'un révolutionnaire], Sofia, 1927 ; *Спомени от Странджа. Бележки по Преображенското въстание в Одринско – 1903* [Souvenirs de la Strandja. Notes sur l'Insurrection de Preobrajenie dans la région d'Édirne – 1903], Sofia, 1934. Les autres écrits autobiographiques, dont on a composé des anthologies, ont un caractère documentaire : *Борбите в Македония и Одринско 1878-1912. Спомени* [Les luttes en Macédoine et dans la région d'Édirne], Sofia, Balgarski pisatel, 1981. *Дневници и спомени за Илинденско-*

Une exception peut être faite à propos des attentats de Salonique d'avril 1903, lesquels ne s'inscrivent pas dans la continuité de 1876, mais font preuve d'une inventivité étonnante dans les registres d'action choisis ; ils s'inscrivent dans une autre histoire, celle des mouvements terroristes du XX^e siècle. Est-ce un hasard ? Dans la littérature bulgare, ils ont produit un ouvrage mémoriel de qualité exceptionnelle, celui de Pavel Chatev, *En Macédoine asservie* [*В Македонија под робство*], roman prometteur, malheureusement resté inachevé, *Esclaves* (*Роби*, 1929-1930), d'Anton Strachimirov. Pour la jeune littérature macédonienne, Guiorgui Abadjiev fournit avec *Désert* (*Пустина*, 1961) une des premières réussites dans le genre romanesque. Autant l'Insurrection d'Ilinden est tournée vers le passé, autant les attentats de Salonique inaugurent une histoire nouvelle⁴¹.

* * *

L'Insurrection d'Ilinden a fait l'objet d'une compétition mémorielle entre les différentes composantes du mouvement révolutionnaire macédonien. Ce dernier est la proie de luttes de factions sanglantes dès 1907, et tout particulièrement dans les années 1920. La « génération de 1903 », déjà décimée par les guerres balkaniques et la Première Guerre mondiale, disparaît pratiquement de la scène publique, laissant la place à de seconds couteaux, plus jeunes et plus féroces⁴². Aussi la compétition observée en Bulgarie autour du

преображенското въстание [Journaux et souvenirs sur l'Insurrection d'Ilinden-Preobrajenie], Sofia, Otchestven front, 1984, etc.

40. Dimitar Talev (1898-1966) n'appartient pas à la « génération de 1903 ». Il est l'auteur de deux romans, identiquement intitulés *Ilinden*, en 1930 et en 1953, s'insérant dans deux cycles romanesques différents. Ils sont loin d'avoir la puissance de *Sous le joug* de Vazov.

41. Bernard Lory, « Archaisme et modernité des formes de violence politique dans les Balkans au tournant du XX^e siècle », *Balkan Studies* 45, 2007, 1-2, p. 191-207.

42. Les choix des survivants de la « génération de 1903 » divergent de façon très frappante pour ses représentants les plus jeunes. Si Hristo Silianov (1880-1939) se transforme en historiographe du mouvement macédonien (mais exclusivement de sa phase héroïque), Simeon Radev (1878-1967) s'écarte au contraire du militantisme macédonien pour se consacrer au journalisme et à la diplomatie bulgare, Pavel Chatev (1882-1952) devient un agent du Komintern et Krste Misirkov (1874-1926) lance dans *За македонците*

discours sur 1876 n'a-t-elle pas d'équivalent pour le mouvement macédonien.

La captation mémorielle de l'Insurrection d'Ilinden se situe surtout au niveau historiographique et rentre dans les polémiques bulgaro-macédoniennes du deuxième XX^e siècle⁴³. Durant les années 1920 et 1930, la mémoire de l'Insurrection d'Ilinden ne pouvait être cultivée qu'en territoire bulgare. Elle y était célébrée par l'émigration macédonienne et suscitait sympathie et solidarité auprès de la population bulgare. À partir de 1944, un sentiment national strictement macédonien s'élabore à Skopje, dans le cadre de la Fédération yougoslave, qui revendique l'Insurrection comme son acte fondateur (la République de Kruševo). Il met plutôt en valeur la mémoire vive, telle qu'elle se conserve dans les villages de Macédoine quarante ans après les événements, plutôt que la mémoire stylisée, mise par écrit en Bulgarie durant les décennies précédentes. Ce qui nous rappelle opportunément que « génération de 1876 » et « génération de 1903 » n'englobent pas seulement les chroniqueurs de ces deux événements, mais aussi toute une masse de participants anonymes, dont les voix sont désormais perdues pour nous.

CREE – INALCO

паџому [Sur les affaires macédoniennes] (1903) l'idée d'un peuple macédonien, distinct du peuple bulgare, hypothèse encore marginale qui ne trouvera un vaste ancrage social qu'à partir de 1944.

43. Stefan Troebst, *Die bulgarische-jugoslawische Kontroverse um Makedonien 1967-1982*, Oldenbourg, Oldenbourg Verlag, 1983.